

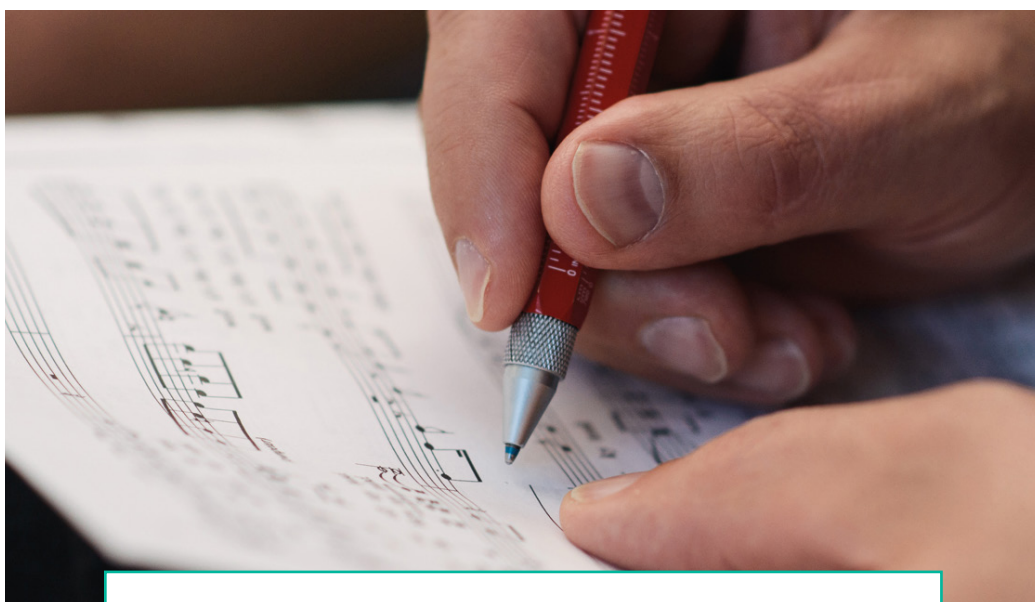
TEMPO



Le webzine de l'actualité du jazz en Bourgogne-Franche-Comté

JANVIER-MARS 2021

DOSSIER



La relève du jazz en BFC

Il a participé à ce dossier : Lucas Le Texier

Tempo webzine est une publication numérique mensuelle gratuite éditée par le centre régional du jazz en bourgogne franche comté

Le Centre régional du jazz est financé par le Ministère de la Culture (DRAC Bourgogne-Franche-Comté), le Conseil régional de Bourgogne-Franche-Comté et la Spedidam



LA RELÈVE DU JAZZ MADE IN BFC UNE JEUNESSE DIPLÔMÉE

Le constat d'une élévation du niveau technique et expressif des musicien(ne)s s'applique aussi aux jazz(wo)men de la région. Retour sur une génération qui s'est formée dans les conservatoires.

Les jeunes musicien(ne)s d'aujourd'hui possèdent un trait commun : un enseignement musical plus ou moins long. Grâce aux classes de jazz, la jeune génération/les jeunes jazz(wo)men a pu accéder plus facilement à un enseignement musical. Sur nos 9 interviewé(e)s, 8 sont passé(e)s par un cursus jazz au sein d'un des conservatoires de la région (Dijon, Chalon-sur-Saône, Besançon), 5 ont obtenu leur DEM [1] en jazz. Bien souvent, le début des études musicales en jazz ne coïncide pas avec leur entrée au sein d'un conservatoire. Il faut dire que les formations en jazz présupposent la plupart du temps d'avoir acquis une formation antérieure [2].

La jeune génération du jazz BFC n'y échappe pas : Joseph Bijon (g), Clément Merienne (p) ont débuté vers 6 ans un cursus classique au sein du conservatoire de Chalon ; même chose pour Antonin Néel (p) au conservatoire de Lyon à l'âge de 7 ans. Corentin Lallouët (sax), Constantin Meyer (tb) et Jeanne Flandrin (cb) ont aussi débuté vers le même âge des cursus classiques avec des instruments qu'ils délaisseront pour celui qui est le leur aujourd'hui. Le bagage classique reste un incontournable [3], bien que celui-ci peut être pesant. Christopher Peyrafort (g) qui a débuté en classe TMD [4] (qui permet d'alterner entre cursus classique et musical) a poursuivi jusqu'à ses 19-20 ans la guitare classique jusqu'à « prendre conscience que ce n'était pas son truc ».

Il a finalement obtenu un DE [5] avant d'entreprendre des études de jazz au conservatoire de Dijon, où il est actuellement à la fin de son COP [6]. Corentin Lallouët a entrepris un parcours similaire, après des études en hautbois depuis son enfance qui l'ont poussé finalement à arrêter complètement l'instrument. Il a repris en autodidacte le saxophone vers sa mi-vingtaine et s'est inscrit en cursus jazz au conservatoire de Chalon pour obtenir un DEM en juin 2020.

Pour autant, cet apprentissage s'est toujours révélé utile pour les jeunes jazz(wo)men. Joseph Bijon se remémore son père qui souhaitait l'inscrire dans une formation classique alors que le premier voulait suivre des cours de guitare électrique... « Et finalement, j'en suis bien content ! » s'exclame-t-il. Mener de front les deux cursus, classique et jazz, semble être la norme. Jeanne Flandrin (cb) suit au conservatoire de Dijon des enseignements des deux branches pour son apprentissage de la contrebasse. Constantin Meyer, s'il a découvert le jazz par l'atelier d'improvisation du conservatoire de Besançon, se consacre avant tout à ses études classiques.

Autre paramètre, le début en autodidacte. Martin Schiffmann (p) a commencé la musique en terminale et monté des formations de reggae. Il a finalement découvert le jazz à l'âge de 19 ans et, après 3 ou 4 ans d'autodidaxie, la prise de cours particulier et un passage au conservatoire de Dijon, c'est à la Bill Evans Piano Academy qu'il se forme au jazz pendant 3 ans. Il obtiendra son DEM de jazz en 2018 au conservatoire de Chalon.

Plus rare, mais signe de la diversification et de l'ouverture de l'enseignement musical à toutes les tendances, la découverte du jazz par des cursus de musiques actuelles : Sidonie Dubosc (voc) a intégré un département de la sorte avant de s'engager dans un cursus jazz de deux ans au sein du conservatoire de Chalon. L'enseignement du jazz a été un passage et une manière de s'acclimater au genre, puisqu'elle a finalisé son cursus en musiques actuelles à la suite de cette période.

La généralisation sur le territoire des enseignements sur le jazz a également entraîné la création de cursus supérieurs. Une étape nécessaire pour Clément Merienne qui a préparé et réussi après son DEM l'entrée au CNSM [7] de Paris, où il poursuit ses études idem pour Joseph Bijon, qui est inscrit au Jazz Campus de Bâle en deuxième année.

Les jeunes musicien(ne)s BFC apparaissent comme une jeunesse diplômée et éduquée musicalement. Ils témoignent de l'institutionnalisation et du maillage territorial de l'enseignement du jazz au sein des structures d'enseignement musical. Un parcours nécessaire pour espérer vivre de son art à l'heure d'aujourd'hui, mais aussi une manière de faire des rencontres et de former les groupes de jazz qui composeront le paysage musical de demain.

Ce dossier accompagne la sortie des interviews de Martin Schiffmann, Joseph Bijon (Discord_) et d'Antonin Néel sur PointBreak

[1] Diplôme d'études musicales

[2] Philippe Coulangeon, « Les musiciens de jazz. Les chemins de la professionnalisation », Genèses. Sciences sociales et histoire, 36, 1999, p. 65.

[3] Vincent Cotro détaille l'influence de la tradition de la musique classique sur l'apprentissage technique des violonistes de jazz et des instruments à cordes en général. Vincent Cotro, « Violin and Bowed Strings in Jazz – A French School ? », in Vincent Cotro et al (dir.), Eurojazzland. Jazz and European Sources, Dynamics, and Contexts, Boston, Northeastern University Press, 2012, p. 81-97.

[4] Techniques de la musique et de la danse

[5] Diplôme d'Etat

[6] Cycle à orientation professionnelle

[7] Conservatoire National Supérieur de Musique



LA RELÈVE DU JAZZ MADE IN BFC UNE JEUNESSE ÉCLECTIQUE

Alors que l'on se demande encore comment définir le jazz, la question de se revendiquer « musicien de jazz » n'a jamais été aussi complexe. Face aux influences les plus diverses qui nourrissent les pratiques musicales de toute la nouvelle génération, c'est avant tout un répertoire éclectique et riche qui est joué par la jeune génération du jazz made in BFC.

Dans *La culture des individus* [1], le sociologue Bernard Lahire brosse le tableau des goûts culturels d'aujourd'hui et met en avant le principe de « *dissonance* » soit « *la coexistence chez un même individu de goûts culturels puisant dans des formes légitimes et non légitimes* [2] », présent dans tous les milieux sociaux. Dans un sens, c'est la fin du débat pour savoir si le jazz est populaire ou élitiste : les individus d'aujourd'hui se caractérisent par la multiplication et diversification de leurs goûts, sans hiérarchies culturelles.

Il apparaît assez pauvre de rendre compte de cette génération uniquement à travers le prisme du jazz. Même si cela n'a pas été signifié dans nos entretiens, il faut dire que le label « *jazz* » est contesté comme dans l'enquête *Vivre du jazz* de 2008 menée auprès de jazzmen et jazzwomen par l'Irma (intégré depuis 2020 au Centre national de la musique) [3], ce qui n'est guère étonnant au vu des débats qu'une définition musicale du genre peut susciter entre amateurs.

Un trait commun relie pourtant ces jeunes groupes : la rencontre au sein du conservatoire des formations jazz, avec lesquels ils évoluent encore aujourd'hui pour la plupart [4]. Joseph Bijon (g) et Corentin Lallouët (sax) ont formé leur groupe Driph avec des musiciens rencontrés pendant leur cursus jazz au conservatoire de Chalon ; idem pour Antonin Néel (p) avec les formations Discord_ ou Segment. Sidonie Dubosc et Clément Merienne ont constitué un ensemble mélangeant jazz et chanson, La Sido, missionné par le CRJ en 2018. Constantin Meyer (tb) a rencontré son groupe Potlach au sein de l'atelier jazz à Besançon. Joseph Bijon (g), quant à lui, tient la barre de son groupe Ark depuis maintenant 3 ans, épaulé par son cousin Clément Drigon à la batterie et l'une des figures du jazz BFC, Benoît Keller : doublement finaliste, du tremplin « Rezzo Focal » de Jazz à Vienne et du Tremplin Jazz Migration, Ark est missionné par le CRJ en 2019. Le CRJ a un rôle prépondérant et structurant dans l'éclosion et la fermentation de la pépinière jazzistique locale.

Pour certains, le jazz n'est qu'un des répertoires de leur palette stylistique. Christopher Peyrafort (g) me confie ses projets, des groupes de trad', de balloche, de musique irlandaise, de blues malien. L'étude du jazz est nécessaire pour étendre sa palette de musicien : « *J'avais un bagage classique, mais tout un savoir aussi garage, grunge, trad'... Mais il me manquait le savoir harmonique du jazz. L'esthétique jazz reste pour moi avant tout un sujet d'étude : c'est la couleur qui m'intéresse* ». C'est dans les syncrétismes qu'il cherche sa voie, avec son projet d'afro-beat jazz, Pump trio. Même son de cloche chez Sidonie Dubosc (voc), avec ses multiples formations, du chant bulgare au conte musical, en passant par un duo avec son pianiste de beau-père. Citons aussi Martin Schiffmann (p), le pianiste des formations du contrebassiste Vladimir Torres, qui consacre pourtant une grande partie de son temps à son groupe de reggae, Mystical Faya. Du côté des musiques actuelles, Corentin Lallouët évoque aussi son projet de rap « *pour lequel il compose des instrus* » : Rapville.

Les liens avec le classique restent prégnants pour beaucoup d'entre eux comme pour Jeanne Flandrin (cb) qui fait des remplacements dans les orchestres classiques à Dijon ou Constantin Meyer, avec sa double casquette de tromboniste classique et tromboniste de jazz. Clément Merienne dérive pour aller vers des formations d'improvisation comme Les Mains Libres, qui s'apparente plus à la musique répétitive et minimaliste qu'au jazz.

Cet éclectisme se joue dans les écoutes. Le jazz, s'il peut être musique de passion, ne constitue plus l'exclusivité de la jeune génération. Joseph Bijon me racontait ses premières amours musicales : les Beatles, le rock, Jeff Buckley, la Soul. Le jazz aussi « *J'ai une écoute assez large, pas trop de vieux trucs* », mais surtout « *je suis assez bon public* ».

[1] Bernard Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Editions La Découverte, 2004, 777 p.

[2] Dominique Pasquier, « La culture populaire à l'épreuve des débats sociologiques », *Hermès*, vol. 42, n°2, 2005, p. 64.

[3] Pascal Anquetil, « Vivre du jazz. Enquête sur les conditions économiques d'exercice du « métier de musicien de jazz aujourd'hui en France », CNRM-IRMA, 2008. En ligne : <https://www.irma.asso.fr/VIVRE-DU-JAZZEnquete-sur-les,6335>. [4] Techniques de la musique et de la danse

Sans doute n'est-on plus simplement jazzmen ou jazzwomen. L'étiquette fait peur : peur d'être catégorisé ; peur d'effrayer aussi, face à un style qui renvoie d'abord à un public jugé vieillissant [5]. Néanmoins, l'élévation du niveau technique et expressif des musicien(ne)s et la dynamique de la jeune génération du jazz BFC prouve que le jazz recouvre toute sa vitalité. Dans tout cet éclectisme, peut-être faut-il y voir un jazz métissé, sans réels frontières, mais dont l'histoire, les techniques et le répertoire continuent d'attirer des jeunes interprètes – nécessaires pour que le style existe. Un jazz post-moderne diront certains [6], mais surtout un jazz vivant.

Ce dossier accompagne la sortie des interviews de Martin Schiffmann, Joseph Bijon (Discord_) et d'Antonin Néel sur PointBreak

[4] Comme le racontait Felsh ! pas plus tard qu'en décembre dernier. Guillaume Malvoisin, « Jazz au Rayon Felsh », *Tempo webzine*, décembre 2020.

[5] Wenceslas Lizé, « Les transformations du public du jazz. Légitimation et vieillissement d'une « musique de jeune » », in Caroline Giron-Panel et al. (dir.), *Les Publics des scènes musicales en France (XVIIIe-XXIe siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 145-161.

[6] Laurent Cugny, « Jazz : le déni », *Nunc*, 2007, p. 5. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02098942/document>.



ENTRE ATTACHEMENT ET ÉMANCIPATION DU TERRITOIRE

Les nouveaux moyens de mobilité et de diffusion facilitent les rencontres et les échanges entre les jazz(wo)men du monde entier. Dans un double mouvement d'attachement et d'émancipation de la région, la jeune génération du jazz made in BFC manifeste l'envie de développer le jazz à l'échelle régionale tout en élargissant ses perspectives de carrière à l'international.

Au XX^{ème} siècle, le jazz, musique née aux Etats-Unis, s'est exporté dans le monde entier et la région ne fait pas exception à la règle [1]. Le jazz a trouvé son public, des passionnés pour le diffuser, et des musiciens et musiciennes pour l'interpréter. Cela pose les questions suivantes : de quoi vit la jeune génération du jazz made in BFC et comment envisage-t-elle le rapport à son territoire ?

Les concerts sont une source de revenus régulière pour les jeunes musicien(ne)s. Bien souvent, les jeunes interprètes de jazz se forment dans des événements privés de type mariages, anniversaires, concerts dans des bars... Pour autant, cela ne suffit guère pour subvenir à leurs besoins.

L'intermittence est une solution pour beaucoup d'entre eux, bien que celle-ci soit généralement récente. Depuis un an environ pour Sidonie Dubosc (voc) et Martin Schiffmann (p), depuis quelques mois pour Corentin Lallouët (sax). Christopher Peyrafort (g) est maintenant dans le circuit depuis un certain temps, avec ses six années au compteur. Fréquemment, les cours font partie des moyens commodes pour gagner un peu sa croûte. Christopher Peyrafort, Martin Schiffmann et Corentin Lallouët cités ci-dessus ont été profs avant de décrocher l'intermittence.

La plupart du temps, il faut cumuler plusieurs petits postes, comme pour Constantin Meyer (tb), au conservatoire de Pontarlier, de Besançon, et dans une école de musique à Pouiller-les-vignes. Joseph Bijon (g) et Clément Merienne (p) sont toujours en études. Il leur faut alors jongler entre l'argent des concerts, les aides sociales et l'aide de leurs parents. Antonin Néel (p) et Jeanne Flandrin (cb) possèdent pour le moment un travail alimentaire à côté de leur vie de musicien. Un point commun ressort de cette enquête : ils aspirent tous à vivre de la musique.

Reste la question du rapport au territoire. Assez vite, la région est apparue comme importante dans le projet de vie de cette jeune génération. Pour cette jeunesse qui s'est formée dans les conservatoires du coin et qui s'est donc constituée un réseau, la région peut être l'une des pistes pour vivre de son art. « *Tu sais avec qui jouer, à qui demander pour jouer, et où demander pour jouer* », me résumait Joseph Bijon. Tous les interviewé(e)s brossent le portrait d'une Bourgogne-Franche-Comté dans laquelle on trouve de très bons musicien(ne)s, des lieux pour se produire et des dispositifs pour le faire. Le CRJ y prend une grande place avec ses missionnements, on l'a déjà vu. Il y a aussi la volonté de s'investir dans la région plutôt que de rejoindre des grosses villes « *C'est stimulant d'être acteur dans des pôles secondaires de musique, et de créer des petits foyers de musiciens locaux* » m'expliquait Antonin Néel. Echo similaire chez Martin Schiffmann qui comprend le départ des musicien(ne)s vers de grandes villes comme Paris « pour le niveau » tout en le regrettant pour la région.

Avec une mobilité de plus en plus aisée et des tremplins et organisations qui s'internationalisent ou s'europanisent, il est probable que les carrières de cette jeune génération, tout en se prémunissant du local, prennent en compte les enjeux liés au global. La région dispose d'un atout non négligeable : certains musiciens profitent de la proximité avec les pays limitrophes pour y développer leur réseau, comme l'ont fait Joseph Bijon, Constantin Meyer ou Christopher Peyrafort en Suisse. Certains ponts entre la région BFC et l'Europe se consolident d'ores et déjà : Clément Merienne, après trois ans au CNSM, s'est inscrit en master à Oslo, en Norvège : le jeune pianiste espère réussir à y monter un collectif et de les rapatrier fin juin à l'Arrosoir de Chalon lors d'un festival de deux jours.

Local et global. Deux attitudes complémentaires pour les jeunes interprètes de jazz. Le souci de développer son réseau ailleurs et se faire connaître le plus largement possible est important. Dans un monde de plus en plus interconnecté, l'attachement à la région reste primordial pour ces jeunes interprètes, sans pour autant être une finalité en soi. Nul doute qu'un entre-deux est possible : se faire une place sur la scène du jazz européen voire international, et cultiver son ancrage dans la région. Rien de nouveau finalement, si l'on regarde le parcours d'un Frank Tortiller, mais les nouveaux moyens de diffusion et de mobilité dont bénéficient la jeune génération du jazz made in BFC n'ont jamais rendu aussi facile les rencontres et les échanges.

Ce dossier accompagne la sortie des interviews de Martin Schiffmann, Joseph Bijon (Discord_) et d'Antonin Néel sur PointBreak

[1] Pour la Bourgogne, voir les travaux de Michel Pulh et du CRJ : Michel Pulh, *Au fil du jazz. Bourgogne, 1945-1980*, Neuilly-lès-Dijon, Editions du murmure, 2011, 316 p ; Laure Marcel-Berlioz et al (dir.), *Bourgogne, une terre de jazz. 1980-2010*, Neuilly-lès-Dijon, Editions du murmure, 2015, 249 p.